

HIPPOPHOBIE DU PETIT HANS

ANALYSE DE L'ŒUVRE DE FREUD :

« Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans » (1909)

Le cas du petit Hans constitue, dans l'économie de l'œuvre freudienne, le premier support clinique complet de la théorie infantile de la sexualité et le lieu d'élaboration princeps du complexe d'Œdipe chez l'enfant observé in vivo — non reconstruit après-coup depuis le divan adulte. La phobie hippophobique s'y déploie comme formation de compromis : le cheval, objet de terreur, condense le père redouté (dans sa fonction castratrice fantasmée) et l'affect ambivalent — amour et hostilité rivale — que Hans lui porte. Freud y lit un déplacement métonymique classique, où l'angoisse de castration, née de la découverte de la différence anatomique des sexes et exacerbée par les menaces adressées à l'auto-érotisme infantile, migre de son objet original (le père) vers un substitut socialement anodin, permettant l'évitement phobique sans confrontation directe du conflit œdipien.

Une lecture jungienne, substituée à l'exégèse orthodoxe, déplace radicalement les enjeux herméneutiques. Là où Freud voit un contenu réprimé de nature sexuelle-familiale strictement personnelle, la psychologie analytique interroge la valeur symbolique transpersonnelle du cheval — animal archétypal par excellence, porteur dans l'imagerie mythologique et onirique universelle d'une charge énergétique (libido au sens jungien, non exclusivement sexualisée mais conçue comme énergie psychique générale) associée à la puissance instinctuelle, à la locomotion psychique, à ce que Jung nommera l'inconscient comme force chthonienne échappant au contrôle du moi. Le cheval qui tombe, motif central des associations de Hans, évoquerait moins la chute du père castrateur que l'irruption menaçante de contenus archétypaux non intégrés — l'enfant, dont le moi est encore faiblement différencié de l'inconscient collectif, se trouverait submergé par une constellation symbolique excédant largement le cadre œdipien restreint.

La divergence méthodologique est ici décisive : Freud procède par réduction analytique, ramenant le symptôme à ses déterminants pulsionnels et biographiques personnels (méthode causale-réductive) ; Jung, dans sa critique ultérieure du cas — qu'il évoque notamment dans ses travaux sur les archétypes de l'enfant —, privilégierait une lecture finaliste-prospective, où la phobie n'est pas seulement résidu d'un conflit passé mais tentative maladroite d'individuation précoce, effort du psychisme enfantin pour symboliser et métaboliser une charge énergétique archétypale déstabilisante. Le père réel de Hans ne serait alors qu'un support d'incarnation temporaire pour l'imgo paternelle archétypale, distincte de la personne empirique — distinction que la métapsychologie freudienne, centrée sur l'objet réel et ses représentants psychiques, ne thématise pas avec la même netteté conceptuelle.

Il convient également de noter que Freud lui-même, dans ce texte, frôle par endroits une intuition proto-archétypale sans la nommer comme telle : lorsqu'il relève l'universalité du motif du « professeur de faire des enfants » (la question de la naissance) et la récurrence transculturelle de certains fantasmes enfantins, il touche à ce que Jung systématisera sous le concept d'archétype, sans toutefois rompre avec le paradigme ontogénétique-personnel qui structure l'ensemble de sa doctrine pulsionnelle.

Exploration de la dimension prospective-compensatoire de la phobie chez l'enfant : au-delà de la défense contre l'angoisse de castration, dans quelle mesure le symptôme phobique pourrait-il être lu comme ébauche précoce d'un processus d'individuation, thèse que la clinique jungienne de l'enfant développera ultérieurement.

La thèse prospective-compensatoire suppose un renversement du statut épistémologique accordé au symptôme. Dans l'économie freudienne, la phobie est essentiellement rétrospective : elle renvoie à un événement psychique antérieur — ici la découverte du pénis de la sœur Hanna, l'angoisse suscitée par les menaces de castration proférées par la mère, la rivalité avec le père pour la possession de celle-ci — dont elle constitue le résidu déformé. Le symptôme regarde en arrière ; il est cicatrice. La fonction prospective, telle que Jung la conceptualise notamment dans "Sur la psychologie de l'inconscient" et dans ses écrits sur le rêve, postule au contraire que certaines productions inconscientes — rêves, symptômes, fantasmes — anticipent une tâche psychique à venir, ébauchent une solution encore non formulée par le moi conscient. Le symptôme ne serait pas seulement défense contre un contenu refoulé mais tentative, maladroite et coûteuse, de gérer un excès énergétique que le moi infantile, structurellement fragile, ne parvient pas à intégrer autrement que par l'évitement phobique.

Appliquée au cas Hans, cette lecture invite à considérer l'angoisse non comme pure réaction à une menace fantasmée de castration, mais comme symptôme d'une confrontation prématurée avec des contenus archétypaux — puissance, agressivité, sexualité, mort — pour lesquels l'appareil psychique de l'enfant de cinq ans ne dispose pas encore des structures de contenance suffisantes. Le cheval qui tombe dans la rue, motif récurrent des associations de Hans, function alors comme image compensatoire : il donne forme visible, localisée, circonscrite (un animal, dans une rue, à un moment précis) à une énergie psychique diffuse et potentiellement débordante. La phobie, en ce sens, accomplirait un travail similaire à celui du rêve compensatoire jungien — elle traduirait en langage symbolique concret ce que le moi ne peut encore élaborer conceptuellement, et la limitation spatiale qu'elle impose (Hans ne sort plus, reste près de la maison) réaliserait une contraction protectrice du champ de conscience, le temps que le moi se consolide suffisamment pour affronter la charge énergétique en jeu.

Cette hypothèse trouve un appui indirect dans la temporalité même du cas : la phobie de Hans apparaît à un moment développemental charnière, coïncidant avec l'acquisition d'une conscience plus aiguë de la différence des sexes, de la mortalité (la question de la mort du père et de la propre mort de Hans affleure dans le matériel), et de sa propre finitude corporelle. Du point de vue de l'individuation — processus que Jung situe certes principalement dans la seconde moitié de la vie, mais dont il reconnaît des préfigurations précoces sous forme de mouvements différenciateurs successifs du moi hors de la matrice indifférenciée originaire — cette période correspond précisément à une phase où l'enfant doit commencer à se différencier de la dyade fusionnelle avec la mère et négocier son rapport à l'autorité paternelle comme principe organisateur distinct. La phobie, dans cette perspective, ne serait pas obstacle à ce processus mais son symptôme accompagnateur inévitable — la douleur de croissance d'une différenciation psychique en cours.

Il faut néanmoins mesurer la limite de cette transposition. La notion d'individuation, chez Jung, présuppose un moi déjà suffisamment constitué pour entrer en dialogue conscient avec l'inconscient et ses contenus archétypaux — dialectique que la clinique de l'enfant, où le moi est en formation même, ne permet guère au sens plein du terme. Michael Fordham, dans son élaboration ultérieure d'une psychologie analytique du développement infantile, tentera précisément de résoudre cette difficulté en postulant un self primaire déjà intégré dès la naissance, et des processus de désintégration-réintégration (deintegration/reintegration) comme mécanisme spécifiquement infantin d'individuation précoce — Hans ferait ainsi l'expérience d'une désintégration excessive, non suivie d'une réintégration suffisamment rapide, d'où l'installation symptomatique de la phobie comme point de blocage dans ce cycle.